No 48

P. ALEXANDRE DUGRÉ, S. J.

Saint Jean-Baptiste

LE SAINT — LA FÊTE — LA SOCIÉTÉ

L'ŒUVRE DES TRACTS

MONTRÉAL

- 1923 -



Nil obstat:
Marianopoli, 26 Maii 1923
E. HÉBERT, *Censor librorum*

Imprimi potest:
J.-M. FILION, S. J.
Praep. Prov. Canad.
Die 25 Maii 1923

Imprimatur:
E.-A. DESCHAMPS, *Vicarius generalis*
Die 26 Maii 1923

Saint Jean-Baptiste

LES Canadiens français ont pour patron saint Jean-Baptiste, comme les Français ont saint Louis, les Anglais saint Georges, les Irlandais saint Patrice et les Bretons saint Yves. C'est le 24 juin que notre patriotisme se retrempe dans une double fête religieuse et civique, où nous consacrons à Dieu l'amour de notre patrie née d'une pensée de foi. Nos cœurs ne font pas la séparation de l'Église et de l'État, et selon le mot de Mgr Bourget, en 1858, sur notre « patriotisme religieux », « nous avons toujours été, nous sommes et nous serons toujours *Canadiens-catholiques*, nous ne pouvons pas être autre chose, notre plus grand malheur serait de rompre cette heureuse société ».

Notre fête nationale est l'anniversaire, non d'une bataille, mais de la naissance du premier missionnaire, du précurseur qui venait préparer son pays à recevoir le Christ. Connaissons-nous assez bien saint Jean-Baptiste? et la Saint-Jean-Baptiste?... Nos élèves en Histoire-sainte récitent mieux les chapitres de Joseph vendu par ses frères et de Moïse sauvé des eaux que celui de Jean le Précurseur, dont l'histoire, moins frappante, est vite éclipsée par l'arrivée de Jésus et des Apôtres. Quant à savoir comment il est devenu notre patron, n'insistons pas.

Le saint Patron

Quand les Juifs envoyèrent demander à Jean-Baptiste s'il était le Messie, il répondit qu'il n'était ni le Christ, ni Élie, ni le prophète, mais « la voix qui crie dans le désert: Aplanissez le chemin du Seigneur.

— Mais pourquoi donc baptisez-vous?...

— Moi, je baptise dans l'eau; mais au milieu de vous, il y a quelqu'un que vous ne connaissez pas, et qui vient

après moi; je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure. »

Cette réponse, admirable d'humilité, doit être rapprochée de l'éloge extrême que Jésus fait de son précurseur devant ses disciples: « Qu'êtes-vous allés voir au désert? un prophète? Oui, vous-dis-je, et plus qu'un prophète. Car c'est celui dont il est écrit: « Voici que j'envoie mon ange devant vous, pour vous précéder et vous préparer la voie. En vérité, je vous le dis, parmi les enfants des femmes il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste »...

Telle est la grandeur de celui dont la mission avait été annoncée par les prophètes, des siècles à l'avance. Il devait être le trait d'union entre l'Ancienne Loi et la Nouvelle, aplanir la route du Messie et rendre témoignage à la Lumière. L'Évangile parle de lui plus longuement que de saint Joseph et de la sainte Vierge elle-même. Les quatre évangélistes racontent sa naissance, sa prédication et sa mort.

Saint Zacharie et sainte Élisabeth, déjà avancés en âge, n'avaient pas d'enfants. Un jour que Zacharie offrait de l'encens dans le Temple, un ange lui apparut et lui dit: « Ne crains point, ta prière a été exaucée; ta femme te donnera un fils que tu appelleras Jean. Il sera pour toi un sujet d'allégresse, il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira rien qui enivre et il sera rempli de l'Esprit-Saint dès le sein de sa mère. Il convertira beaucoup d'enfants d'Israël au Seigneur, et lui-même marchera devant Lui dans l'esprit et la puissance d'Élie, pour ramener les cœurs des pères vers les enfants et les incrédules à la sagesse des justes, afin de préparer au Seigneur un peuple parfait. »

Zacharie douta et fut puni: il resta muet. Quelque temps après, la sainte Vierge, à qui l'ange Gabriel venait d'annoncer qu'elle serait la Mère de Dieu, visita sa cousine Élisabeth, dont l'enfant fut sanctifié dès avant sa naissance, et qui salua Marie par ces mots que nous redisons: « Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. » Marie lui répondit par son chant d'action de grâces, le *Magnificat*.

Six mois avant la naissance de Jésus, Élisabeth met au monde un fils, que l'on appelle Jean. Zacharie recouvre l'usage

de sa langue et chante son cantique *Benedictus* aux gens étonnés, qui se demandent: « Que sera donc cet enfant, car la main du Seigneur est avec lui?... »

L'enfant grandit en son pays de montagnes, et quand il peut se suffire, il va vivre au désert dans une solitude favorable aux grandes pensées. La nature grandiose mais sévère et la méditation des prophéties au peuple hébreu infidèle à sa mission contribuent à inspirer au jeune ascète une doctrine et une vie de rude pénitence, qui impressionneront la foule. Il porte un vêtement de poil de chameau et se nourrit de sauterelles et de miel sauvage. Le renom de sa vertu prépare sa prédication; aussi, quand il viendra au Jourdain prêcher et baptiser, la foule sera-t-elle émue de ses enseignements.

Que prêche-t-il? Un sujet fort peu enlevant: la nécessité de faire pénitence parce que le royaume de Dieu est proche; le baptême de pénitence pour échapper à la colère à venir, « car la cognée est déjà à la racine de l'arbre, et tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Il faut jeûner et prier, donner une tunique, si l'on en a deux, à celui qui n'en a pas, et partager sa nourriture. » Et Jean baptise ceux qui vivent bien et qui attendent le Messie. Il leur annonce pourtant un baptême plus parfait: « Je vous baptise dans l'eau en signe de pénitence, mais un plus puissant que moi vous baptisera dans l'Esprit-Saint et dans le feu. »

Son autorité grandit; ne serait-il pas le Christ? Mais voici que Jésus vient demander le baptême. Jean se jette aux pieds du Maître: « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi! » Jésus répond: « Laisse faire, il convient que nous accomplissions ainsi toute justice. » Au moment où Jésus baptisé sort du Jourdain, des cieux ouverts l'Esprit de Dieu descend sous forme de colombe, et une voix proclame: « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. » La foule n'a pas conscience de cette manifestation céleste. Quelques jours plus tard Jean présente officiellement le Messie à ses disciples, en leur demandant de se rallier à Lui: « Voici l'Agneau de Dieu, celui qui ôte le péché du monde. »

L'*Agneau de Dieu!* Et les Juifs qui attendaient un guerrier, un conquérant, un roi éclipsant David et Salomon,

qui ferait d'eux les maîtres du monde... L'Agneau, mais c'est le symbole de la douceur, c'est l'être fort peu conquérant qui reste muet quand on le mène à la tuerie. Ce n'est pas le Messie rêvé! Il s'opère une division chez les admirateurs de Jean-Baptiste: les uns, comme André, Pierre et Jean, les futurs Apôtres, suivent son conseil et se mettent à la suite de Jésus dans la conquête du monde par la pauvreté, la douceur et la charité; les autres, les hommes d'affaires, trameront la perte de ce décourageant Précurseur, comme ils se déferont du Messie lui-même.

Cette scène de l'Agneau de Dieu a été souvent idéalisée par la peinture. Le tableau vivant qui charme les enfants et le bon peuple, dans les processions du 24 juin, ce petit Saint-Jean-Baptiste de sept ans, couvert d'une élégante peau de mouton, brandissant une fine houlette en forme de croix longue, et tenant à ses pieds un agneau tout blanc, est une copie assez heureuse des grands maîtres. Le symbolisme et l'art y occupent une assez belle place pour qu'on respecte et garde cette naïve représentation populaire.

Jésus est manifesté au monde; la mission de Jean est terminée: il a frayé la voie, le Christ s'est avancé; il l'a présenté aux fidèles, et maintenant il n'a plus qu'à s'effacer, comme l'aurore devant le soleil. Aux disciples jaloux qui s'alarment de voir tout le monde aller à Jésus, Jean rétorque avec un renoncement admirable qu'on n'y va pas encore assez: « Il faut qu'il croisse et que moi, je diminue. » Il prêche toujours la pénitence pour qu'on soit plus prêt aux enseignements du Messie. Il tonne contre les vices des grands, qui veulent le faire taire; il ne recule même pas devant le roi Hérode, qui a épousé la femme de son frère encore vivant. Il va lui reprocher son crime et lui crier son impitoyable *Non licet,* (C'est défendu!), que répèteront souvent dans le cours des âges les chefs religieux chargés de rappeler à l'ordre les chefs civils qui abusent. Hérode a recours aux grands moyens: il emprisonne Jean-Baptiste. Le Précurseur ne peut plus amener les âmes à Jésus, il veut du moins rendre plus claire encore sa manifestation du Messie. Il envoie deux disciples lui demander : « Es-tu le Messie ? ou doit-il y en avoir un autre ? » Au moment où les délégués

arrivent, le Seigneur est à guérir des malades. Pour toute réponse, il montre ses miraculés: « Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. » Autant de notes annoncées par les prophètes pour aider à reconnaître le Christ. La députation retourne convaincue, tandis que le Sauveur proclame Jean son messager, son précurseur, le plus grand des enfants des femmes.

Jean-Baptiste peut maintenant mourir, la loi de Moïse s'épanouit dans le christianisme et les Juifs de bonne foi ont reçu assez de lumière. Hérode, noyé dans la fange, ne se convertit pas. Un soir de fête où Salomé, fille d'Hérodiade, avait dansé avec éclat, il lui promit le cadeau qu'elle voudrait, fût-ce la moitié du royaume. Hérodiade, fatiguée des reproches de Jean, conseille à sa danseuse de demander non des perles ou une couronne, mais la tête du Précurseur. Un garde alla frapper le saint prisonnier, dont la tête apportée sur un plat fut remise à Salomé, qui en fit hommage à sa triste mère. Le crime était consommé, Jean était martyr de sa haine du vice. [1] Ses disciples ensevelirent son corps, et ils allèrent en informer Jésus, qui se retira. Notons ces mots brefs de l'Évangile: *Jésus se retira.* Hérode ne fut pas puni autrement. C'est la plus terrible des malédictions.

La vie toute divinisée de saint Jean-Baptiste est féconde en leçons tant pour les chrétiens en général que pour notre race en particulier. Ses austères vertus auraient besoin de redevenir à la mode, un robuste voyageur de commerce le proclamait énergiquement: « Aujourd'hui que Pilate, Hérode, Caïphe et Judas courent les rues, il faut que saint Jean-Baptiste vienne nous apprendre à tenir bon! » Ses années de préparation dans la solitude, la mortification et la prière gagneraient à être imitées en nos jours d'irréflexion, de légèreté et de paresse; sa résistance aux sollicitations d'Hérode et des Juifs qui rêvent d'un Messie riche, son zèle pour la pénitence et sa vigoureuse répression des erreurs des grands trouveraient richement à s'employer en Amérique; son

1. L'Église honore la Décollation de saint Jean-Baptiste le 29 août

peu de cas de l'estime des méchants, son ardeur à s'effacer, à se déprécier devant Jésus sont de sérieux reproches à l'usurpation de titres et de gloire qui est la règle de l'arrivisme au XXe siècle. Un vieil auteur portugais fait une malicieuse remarque sur la question posée à Jean: « *Qui es-tu?... Que dis-tu de toi-même?...* Il déclara, et ne le nia point, il déclara: *Je ne suis point le Christ.*» C'est donc bien rare et bien méritoire de ne pas se faire passer pour plus qu'on n'est réellement, que l'évangéliste répète jusqu'à trois fois la même affirmation, à savoir que Jean ne se donna pas pour le Messie. Ah! continue-t-il, si l'on eût posé cette question sur les rives de notre fleuve plutôt qu'au Jourdain, la réponse eût été différente: « Évidemment que je suis votre homme! Et pourquoi pas ? Y a-t-il quelqu'un de plus Messie que moi ?»...

Quant à notre peuple, les orateurs de fête nationale ont souvent comparé sa mission à celle du Précurseur. Nos ancêtres sont venus de France préparer ici le règne de Dieu, planter des croix, convertir les indigènes, fonder une Église et, grâce au choix qu'on faisait des premiers colons, *préparer au Seigneur un peuple parfait.* Bien des obstacles ont nui à la réalisation de ce sublime idéal de Champlain et de Mgr de Laval; jamais pourtant notre race n'a cessé d'être missionnaire, de préparer la voie au Christ, de baptiser, de défendre la morale et de fonder des paroisses.

Le 25 février 1908, Sa Sainteté le Pape Pie X, accédant au vœu de S. Em. le cardinal Bégin, nous donnait en saint Jean-Baptiste un protecteur et un modèle à imiter. Dans un bref pour perpétuelle mémoire, le Saint-Père écrit: « ...Jugeant que cela pouvait être grandement profitable aux intérêts de la vie catholique dans ce pays, Nous avons décidé de faire droit à ces prières, d'autant plus volontiers que Nous avons une grande confiance dans le secours et l'intercession de ce saint que, depuis son origine, le peuple canadien n'a cessé d'honorer d'une piété toute particulière... Nous établissons, constituons et proclamons saint Jean-Baptiste patron spécial auprès de Dieu des fidèles franco-canadiens, tant de ceux qui sont au Canada que de ceux qui vivent sur une terre étrangère »...

La fête

Le bref de Pie X est le sceau divin apposé à une dévotion vieille de trois siècles chez nous et dont l'origine se perd dans l'histoire ancienne. Les *Relations des Jésuites,* à partir de 1636, racontent la cérémonie du « feu de la Saint-Jean », que nos ancêtres ont apportée de France où elle se pratique depuis sept cents ans au moins, puisqu'un auteur du XIIIe siècle spécifie qu'on allumait alors les feux au milieu de la nuit. Et la France elle-même a reçu cette fête de plus haut encore: il semble, en effet, que nous ayons là une de ces coutumes naïves que l'Église a conservées, baptisées, anoblies et tournées à la gloire de Dieu.

L'humanité primitive a toujours voué un culte à la lumière. Aujourd'hui encore bien des peuplades adorent le soleil comme la source de la vie. L'on faisait jadis du solstice d'été un temps de réjouissance et d'hommage à la clarté alors dans toute sa splendeur. Ce serait cette coutume assez grossière, filtrée dans les civilisations des Perses, des Grecs, des Romains, et passée chez les Gaulois, que le christianisme aurait épurée, rehaussée, tournée en fête de la naissance de saint Jean-Baptiste. On fait de ce feu le symbole du Précurseur: *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine.* « Il n'était pas la lumière, mais il venait rendre témoignage à la lumière. »

Les bûchers de la Saint-Jean défrayèrent les joies populaires du moyen-âge, au point qu'en France les illuminations devinrent un signe de réjouissance, et qu'à l'annonce d'une bonne nouvelle on s'écriait à la ronde: « Faisons les feux! » comme d'autres paradent, pavoisent ou crient.

En Nouvelle-France, c'est toute une belle cérémonie religieuse qui a lieu le 23 juin au soir. *Les Relations des Jésuites* nous montrent nos pères, à partir de 1636, observant un rite qui souffre peu de variantes. Voici pour 1646: « Le 23 se fit le feu de la Saint-Jean sur les 8 h. 30 du soir. M. le gouverneur (Montmagny) envoya M. Tronquet pour sçavoir si nous irions; nous allasmes le trouver, le P. Vimont et moi (P. Le Jeune) dans le fort, nous allasmes ensemble

au feu. M. le gouverneur l'y mit et lors qu'il le mettait je chantai le *Ut queant laxis* et l'oraison... On tira 5 coups de canon et on fit 2 ou 3 fois la décharge de mousquets: nous en retournasmes entre 9 et 10. » Parfois l'on chante le *Benedictus*, le *Domine, salvum fac regem* ou le *Te Deum.* Chez les Iroquois du Sault-Saint-Louis (Caughnawaga), la strophe latine chantée par les blancs alterne avec la strophe iroquoise. Sous le régime anglais, l'on continue d'une manière ou d'une autre à fêter la Saint-Jean dans les paroisses et les *côtes.* Les *Anciens Canadiens* et les *Mémoires* de Gaspé décrivent les fêtes d'il y a cent ou cent-trente ans, et le docteur LaRue les feux de joie de l'île d'Orléans, vers 1810. Après avoir chanté un salut, le curé, en étole, bénissait le bûcher puis y mettait le feu en frappant le briquet avec un caillou. Des miliciens tiraient du fusil, et la foule criait. M. B. Sulte rapporte avoir vu, en 1850, bien des feux entre Québec et les Trois-Rivières : « Ces feux, sur le bord du fleuve, se regardaient les uns les autres. Tout le pays était en fête. Au collège de Nicolet, grand congé, pique-nique, promenade sur l'eau. Partout la première baignade de la saison, dans le fleuve, en bandes, aux éclats des chansons et de la gaieté générale. »

La Saint-Jean n'était alors, on le voit, qu'un amusement populaire, une coutume poétique sans but de patriotisme militant. Cette date n'en était pas moins tout indiquée pour le jour où l'on voudrait instituer une fête nationale. Duvernay sut le comprendre, ce fut le succès de sa célébration rajeunie et de la Société qu'il fonda en 1834.

On en est alors à des jours de patriotisme conscient, raisonné, résolu. La résistance passive ne suffit plus: la revanche de nos défricheurs et de nos mères doit se couronner de l'effort des chefs ; la conquête du sol et du nombre doit amener celle de la liberté. L'agitation est grande: les patriotes exigent des réformes, des libertés parlementaires que les bureaucrates anglais s'obstinent à ne pas céder. Les deux camps se défient, l'on piétine sur place dans l'inquiétude et les ténèbres. Papineau vient de formuler ses *92 résolutions.* Il s'agit de savoir si le Canada est susceptible de devenir une puissance ou s'il ne sera qu'une dépendance de l'Angleterre, un pays de Cocagne des fonctionnaires?

Nos chefs sentent le besoin de s'appuyer les uns sur les autres, puis sur la masse des électeurs; ils cherchent toutes les occasions de réveiller le peuple, de lui crier ce qu'il ne lit pas, de lui faire comprendre un peu la grande politique. Les journalistes trop francs ont plusieurs fois goûté du menu des prisons; ils veulent désormais se payer des banquets à discours, comme ceux de France qui font trembler la monarchie de Louis-Philippe. Duvernay s'en charge.

Ludger Duvernay offre une figure d'organisateur remarquable, à proposer aux jeunes d'aujourd'hui. Né à Verchères en 1799, à quatorze ans il est typographe au *Spectateur* de Montréal, et il en profite pour se créer des relations. De 1815 à 1825 il est aux Trois-Rivières, imprimeur et préposé à la voirie de la ville, qu'il relève et réforme avec dextérité. En 1826, de retour à Montréal, il dirige *La Minerve*, puis bientôt le *Spectator* afin de parler à tout le monde. Il fait écrire des choses raides pour les puissants, il en assume la responsabilité, goûte au cachot, en sort grandi, crâne et populaire. Son nom vaut un drapeau, et il s'offre à expier toutes les audaces de plume. Quand on cesse de l'emprisonner, il fonde la Saint-Jean-Baptiste. Arrêté encore en 1836 il sort de prison triomphant, jamais timide, et se voit élu député de Lachesnaie, à la veille des troubles. Compromis c'est clair, dans le soulèvement des Patriotes, il s'exile aux États-Unis, d'où il revient en 1842 publier encore *La Minerve* et fêter la Saint-Jean-Baptiste. Il meurt en 1852, toujours aimé, assez vieux pour jouir des réformes politiques si ardemment réclamées.

Le 24 juin 1834, donc, dans le jardin de l'avocat McDonnell, soixante convives réunis par Duvernay banquettent en l'honneur de saint Jean-Baptiste et en faveur des libertés constitutionnelles, sous la présidence du maire Jacques Viger, au milieu des flambeaux, des fleurs, de la musique et surtout des discours. Treize orateurs célèbrent en français et en anglais, non la bonne entente — tous présentent un front uni à l'adversaire commun — mais Papineau, les réformistes et saint Jean-Baptiste, ce glorieux patron « qui, il y a dix-huit siècles, est venu préparer la voie de la réforme morale ». L'on porte vingt-cinq santés, pas une de moins: au Peuple,

à la Chambre, à Papineau, Bourdages, Bédard, à tous les apôtres et martyrs de la liberté, au clergé, au *Canadien*, à Duvernay, président de la société *Aide-toi*, et à toute la jeunesse. Un étudiant en droit, Georges-Étienne Cartier, chante *O Canada, mon pays, mes amours*, et l'on décide que la fête se répétera chaque année.

Dès 1835, la Saint-Jean-Baptiste se célèbre aussi à Saint-Athanase, à Saint-Eustache, au village Debartzch, à St-Denis et à Terrebonne ; en 1836, à Saint-Benoît, Saint-Ours, Boucherville, Saint-Jacques-de-l'Achigan... Partout l'on arbore la *feuille d'érable*, qui symbolise notre race depuis 1800, et le *castor* que suggérait déjà M. de Frontenac en 1673. Les Canadiens sont fiers de leur initiative : Étienne Parent change la vignette du *Canadien*, un laboureur auprès de sa charrue, pour la feuille d'érable et le castor.

Après les troubles de 1837 et la dispersion des chefs, la Saint-Jean-Baptiste, née à Montréal, ressuscite à Québec, en 1842, sur l'invitation de Narcisse Aubin dans le *Fantasque*, et sous la présidence du docteur Bardy. On se rend à la messe en défilé, musique en tête, avec six drapeaux de milice de 1775 et de 1812 et un Saint-Jean-Baptiste sur drapeau vert, blanc et rouge, faute de couleurs nationales. Chacun porte à la boutonnière les mêmes couleurs surmontées d'une feuille d'érable et d'un castor. Montréal se reprit à fêter en 1843, et bientôt la bonne coutume s'établit partout, à Saint-Hyacinthe, à Ottawa, dans le comté d'Essex, en Acadie et aux États-Unis, où elle a contribué fortement à garder chez nos gens la religion, la langue et le caractère national. Le cérémonial de la fête se ressemblait partout: messe, sermon et pain bénit, cavalcade et chars allégoriques, drapeaux, discours, musique, banquets, pique-niques, feux de joie, promenades sur l'eau, jeux sur la pelouse, etc.

La société

N'eût-elle produit que ces célébrations, chez nous et surtout chez nos frères dispersés, la Société Saint-Jean-Baptiste de Duvernay eût fait énormément pour la survivance de notre nationalité. Il lui avait donné pour devise: *Nos*

institutions, notre langue et nos lois, et pour but d'unir les Canadiens, de leur fournir l'occasion de s'entr'aider.

Pendant cinquante ans la fête fut presque toute la raison d'être de la Société, surtout dans les milieux anglais. Cette récapitulation vivante et annuelle de l'histoire de la patrie, cette commotion patriotique qui secoue les endormis et les endormeurs, ce souffle d'un jour qui ranime le feu sacré, la petite flamme d'idéal et de vie française que l'utilitarisme n'a pas encore réussi à éteindre, ces processions magnifiques et ces discours sans fin comportaient pour nos compatriotes de 1870 à 1890 une vertu qui les retenait au pays, ou qui leur inspirait, aux États-Unis, les sacrifices de bâtir des églises françaises et des écoles où leurs enfants apprennent encore la langue des aïeux. Nous ne sommes peut-être pas assez démonstratifs, pas assez bruyants aujourd'hui; nous jouons au peuple vieux, nous oublions une vérité de psychologie que Duvernay comprenait quand il voulut une fête bien vivante, un patron, un emblème, un drapeau, un chant national. Nous devrions savoir que le peuple, comme l'enfant, s'instruit surtout par les yeux, que l'illustré vaut mieux que l'imprimé, l'affiche que le livre qu'on ne lit pas toujours, et le tableau vivant, la parade héroïque, qu'une bibliothèque d'histoire. Nous trouvons bien écrasante la rhétorique interminable du sonore Chauveau, dans ces chaudes journées de juin, et la mode est désormais au discours d'une demi-heure suivi d'une conclusion pratique, visant un objectif bien déterminé. Mais voyons les choses avec des yeux de 1880: nos pères étaient moins critiques et moins pressés que nous; ils lisaient moins, leur patriotisme était plus senti que raisonné, et puis les arguments trop pratiques n'auraient pas valu deux sous pour ces pauvres, qui travaillaient ici à quatre *chelins* par jour et qu'éblouissait la richesse américaine. Ils aimaient l'éloquence à panache, les envolées, les rappels de l'histoire et des luttes anciennes. Ils retournaient de la fête enthousiasmés, fiers de leur sang et plus résolus que la veille à ne pas démissionner devant la persécution ou la richesse. D'eux aussi l'on peut dire qu'il est certains frissons éprouvés en commun qui équivalent à des victoires.

L'Histoire grecque rapporte un de ces exploits du « moral qui gagne les batailles ». L'oracle de Delphes avait prescrit aux Spartiates, toujours battus par les Messéniens, de demander un général aux Athéniens, s'ils voulaient vaincre. Or Athènes, peu soucieuse de grandir sa rivale, lui envoya, pas même un orateur, un mauvais poète boîteux, Tyrtée, tout le contraire de ce qu'on attendait. Mais voilà bien que Tyrtée, au lieu de s'empêtrer dans la stratégie qu'il ignore, compose des chants guerriers qui surexcitent le courage des Spartiates, puis il les lance au combat, qui est tout de suite la victoire. N'y a-t-il pas de cela dans les harangues à cymbales de Chauveau, de Loranger, de Thibault, de Routhier, de Chapleau qui nous semblent maintenant du bien plus léger que l'air, mais qui ont probablement retenu ou ramené au pays beaucoup de familles, et qui ont sûrement déterminé nos exilés à ne pas changer le nom, la langue ni la foi de leurs enfants.

En 1874, 1884 et 1909, la Société de Montréal, et en 1880 celle de Québec, donnent des fêtes grandioses, suivies de conventions nationales dans le but de réunir et d'organiser les forces de la race. Des délégations ou des télégrammes partis de tous les coins de l'Amérique viennent jurer la fidélité des mille groupes de la dispersion. On admire les processions immenses, les chars allégoriques et historiques montrant saint Jean-Baptiste, Religion et Patrie, l'Agriculture, l'Industrie, Jacques Cartier, Champlain, Lévis, Madeleine de Verchères, Salaberry, la Mort de Montcalm, etc., les chars de métiers, la forge, l'imprimerie, la cabane à sucre, les menuisiers, les ferblantiers, les tailleurs de pierre; puis les délégués des Sociétés Saint-Jean-Baptiste; il y en a de partout: de Cohoes, de Détroit, de Bay-City, de Rochester, du Dakota, du Vermont, de l'Illinois, du Montana, et bien des acclamations jaillissent en 1880 et bien des prophéties, qui manqueraient d'objet en 1923. Et les fanfares jouent, et les banderolles claquent dans le feuillage, et les couleurs vives et les dorures brillent au soleil, rien ne manque de ce qu'il faut pour donner le frisson patriotique aux enfants et pour exciter la fierté populaire. Même les Anglo-protestants admirent ces déploiements: en 1909, la *Gazette* se

plaît à reconnaître que les Canadiens français sont passés maîtres dans l'art des démonstrations patriotiques, et le *Herald* est si bien enlevé qu'il exprime le regret qu'on n'ait pas fixé au 24 juin la fête de la Confédération.

La convention nationale fait suite: en 1874, dans la salle académique du Gesù, l'on étudie les moyens d'arrêter l'émigration aux États-Unis et de rapatrier. Si quelques naïfs s'extasient sur l'avenir des nôtres au Kansas, au Colorado, en Orégon, plus loin encore, et prédisent des conquêtes fantastiques, les clairvoyants, à la suite du sage Ferdinand Gagnon, journaliste de Worcester, ne rêvent que de groupement au Canada, et supplient le gouvernement d'aider la colonisation: « Dispersés aux quatre coins de l'Amérique, nous serons de plus en plus impuissants. Il nous faut grouper nos forces, il faut le retour au pays de la majorité de ceux qui l'ont laissé. A cette grande œuvre les Canadiens des États-Unis s'associent de tout cœur, ils seront toujours prêts à revenir à la patrie quand celle-ci sera prête à les recevoir... Travaillez tous ensemble à la prospérité de votre province, et vous parviendrez à y créer l'abondance et l'industrie. Vos frères s'empresseront alors de revenir vers la patrie, apportant avec eux leur expérience dans les arts et l'industrie. » Mais on était alors tellement embourbé dans la politique des partis (un projet de sympathies à Riel faillit dégénérer en tumulte), qu'il n'y eut pas moyen de préciser grand'-chose. Le Père Lacombe invita du moins nos émigrants à prendre leur part des belles plaines de l'Ouest, pour conserver notre influence: « Sachez qu'il y arrive en moyenne par mois quarante familles d'Ontario. » C'était en 1874.

A la convention de 1880, à Québec, le programme est vaste, encyclopédique: on veut étudier nos intérêts *religieux, politiques* et *sociaux, intellectuels* et *matériels*, de quoi occuper cinq congrès. En réalité, l'on parle d'éducation, on projette l'union des groupes français, y compris les Acadiens, oubliés jusque-là; l'on demande toujours plus d'aide pour la colonisation et l'agriculture, en vue du rapatriement: « Que nos gouvernements soient priés de dépenser partie des sommes votées pour l'immigration en faveur des Canadiens des États-Unis, au lieu de faire venir de loin, au prix de

grands sacrifices, des étrangers qui ont moins d'aptitudes que nos compatriotes. » Ce vœu date de quarante-trois ans.

Aux noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste, en 1884, on réédite l'immense programme de Québec, dans un congrès de cinq séances de quatre, cinq ou six discours chacune. Entre les copieux raccourcis d'histoire qui ressassent héroïquement les cendres des grands morts, parmi les prédictions très applaudies qui entrevoient pour 1920 douze à quinze millions de Canadiens français, quelques bons esprits plus calculateurs mais moins applaudis demandent aux puissants de préparer des terres où puissent s'établir ces généreux millions. Le curé Labelle soutient « qu'avant d'aller chercher des colons ailleurs, il faut d'abord empêcher les nôtres de s'expatrier. C'est une vérité de sens commun: cherche-t-on à mettre de l'eau dans une chaudière à fond percé? Or, notre pays est percé... Il y a trente ans que l'on aurait dû organiser une souscription nationale perpétuelle pour remplacer nos pruches et nos épinettes par de braves Canadiens. »... Et le député Coursol prétend que « si l'on déployait pour recruter, puis aider les colons la centième partie du zèle qu'on a mis a organiser ces fêtes, la colonisation ferait merveille... » Hélas! comme il arrive souvent, les gens pratiques n'étaient pas puissants, et les puissants n'étaient pas pratiques. L'émigration continua.

La convention du 75e anniversaire, en 1909, délimita bien le sujet d'étude: l'on rêvait de rallier nos centaines de sociétés en une Fédération nationale et catholique qui jouât chez nous le rôle du Volksverein allemand, et qui pût défendre et promouvoir les œuvres sociales et religieuses. Dans des séances à part, les Canadiennes développaient un admirable féminisme en faveur des œuvres de charité, des œuvres d'éducation et des œuvres d'économie sociale. Mais nous touchons à l'histoire contemporaine.

Malgré toutes leurs faiblesses, dont la moitié provenaient des divisions politiques, les conventions de la Saint-Jean-Baptiste ont été de bons foyers de vie, et leur action peut être encore meilleure aujourd'hui qu'on est plus précis et qu'un secrétariat très actif pourrait mener à bien les vœux de l'assemblée dissoute. Dans les milieux mixtes, ces conven-

tions patriotiques sont une nécessité, les Franco-Américains l'ont vite compris. Il est remarquable de voir que c'est à New-York, en 1865, qu'eut lieu la première de ces revues de troupes, et que régulièrement encore on se réunit ici ou là pour organiser la résistance et maintenir un peu de français chez les jeunes. L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique s'est formée en une assurance-vie, qui est une force économique et qui, bien dirigée, peut faire beaucoup pour sauvegarder le caractère traditionnel chez ses membres.

A Montréal aussi, la Saint-Jean-Baptiste s'occupe de grouper les capitaux comme les hommes. Dans son vaste Monument National inauguré en 1893, elle abrite ses filiales, la Caisse Nationale d'Économie, qui compte plus de cent mille membres, et la Société Nationale de Fiducie, qui prend sa bonne part de ce qui allait naguère à différents trusts. Sur d'autres champs d'action, elle s'occupe de la francisation des services publics, elle publie la *Revue nationale* et une revue enfantine, *L'Oiseau Bleu ;* elle donne des cours du soir et des conférences, elle institue des concours de collégiens sur l'Histoire du Canada, et de littérateurs sur divers sujets canadiens, et elle annonce pour 1924 un congrès d'action nationale qui se terminera par la bénédiction sur le Mont-Royal d'une immense croix destinée à perpétuer celle que M. de Maisonneuve y dressait en 1643. C'est ainsi qu'elle entend vivre sa devise: *Rendre le peuple meilleur.*

Ces développements sages de l'œuvre de Duvernay permettent les plus grands espoirs. Le puissant organisme social qu'est maintenant la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal doit rayonner, doit accomplir, sinon l'unité, du moins l'union des sociétés locales autour d'une société centrale. L'association est la monarchie du XXe siècle: les victoires sont le fruit de la cohérence des efforts par l'unité de commandement. Nous possédons une foule de bons soldats, des corps d'armées solides, quelques chefs, mais pas d'armée, faute d'un état-major général qui combine les mouvements d'ensemble. A défaut d'un pouvoir central, qu'était jadis le roi, à défaut d'un impossible parlement unique pour nous seuls et pour nous tous de partout, nous devrions avoir une assemblée nationale à coté, au-dessus de la poli-

tique, les états-généraux de la Saint-Jean-Baptiste. Que les sociétaires, plus nombreux et bien recrutés, portent un insigne qui les distingue, qu'ils se reconnaissent partout et s'entr'aident, comme des Chevaliers de Colomb à ciel ouvert. Il devrait se trouver une section de la Saint-Jean-Baptiste dans toutes nos paroisses, surtout dans les centres mixtes: advienne un péril, une souffrance, un coulage de forces sur un point donné, le frémissement se communique partout, grâce à ce système nerveux qui court dans toute la race. Les Sociétés créeront *la* Société, elles donneront un peu et recevront beaucoup; elles ne seront plus des anneaux épars, mais une chaîne solide et vivante rivée au bureau-chef.

Puisque depuis cent-soixante ans nous sommes ici condamnés à la défensive, sur des îlots distants rongés du flot des étrangers, nous devons nous donner le plus possible de moyens et de résolution de tenir. Outre l'éducation régulière du patriotisme dans la famille et à l'école, à la Dollard et à différents anniversaires, la fête nationale arrive bien pour apprendre à nos gens ce que l'Église et la Patrie réclament d'eux, pour leur dire la gloire des morts et le devoir des vivants. Alors que nos envahissants voisins se chauffent à blanc le 1er, le 4 et le 12 juillet, nous serions inexcusables de rester froids le 24 juin. Nos églises et nos écoles des centres anglais surtout devraient posséder une statue ou un tableau de saint Jean-Baptiste. Les distributions de prix devraient se muer en célébration nationale dans chacun de nos *rangs:* les drapeaux, déclamations et chants patriotiques laisseraient dans les familles un souvenir fécond. Il y a quelque chose de pire que de n'être patriote que le 24 juin, c'est de ne l'être pas même ce jour-là. Beaucoup de nos émigrés se sont perdus parce qu'on ne leur avait pas donné de raisons de rester français. Mgr Langevin répétait souvent: « Avant mon arrivée à Saint-Boniface, j'ignorais ce que c'est que le patriotisme. » Ne laissons pas dormir en friche le patriotisme de nos gens, enseignons-leur à garder un poste, à ne pas être une troupe de myopes et d'errants, inutiles aux desseins de Dieu. Saint Jean-Baptiste nous soit en aide!

Maisons de retraites fermées

où se donnent régulièrement les Exercices spirituels de saint Ignace

---

Pour hommes et jeunes gens

VILLA SAINT-MARTIN
Abord-à-Plouffe, près Montréal

VILLA MANRÈSE
80, Chemin Ste-Foy, Québec

VILLA LA BROQUERIE
Boucherville, P. Q.

MAISON SAINT-JOSEPH (retraites privées)
Sault-au-Récollet, Montréal

PRESBYTÈRE N.-D. DU CHEMIN (retraites privées)
83, Chemin Ste-Foy, Québec



Pour dames et jeunes filles

COUVENT DE MARIE-RÉPARATRICE
1025 ouest, Av. Mont-Royal, Montréal

VILLA SAINT-JOSEPH
1040, Av. de Lorimier, Montréal

VILLA SAINT-PAUL
4, rue Simard, Québec

L'ŒUVRE DES TRACTS

Directeur : R. P. ARCHAMBAULT, S. J.

Publie chaque mois une brochure sur des sujets variés et instructifs

*1.	*L'Instruction obligatoire*	Sir Lomer GOUIN MM. TELLIER et LANGLOIS
2.	*L'École obligatoire*	Mgr. PAQUET
3.	*Le Premier Patron du Canada*	R. P. LECOMPTE, S. J.
4.	*Le bon Journal*	R. P. MARION, O. P.
*5.	*La Fête du Sacré-Cœur*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
*6.	*Les Retraites fermées au Canada*	R. P. LECOMPTE, S. J.
*7.	*Le docteur Painchaud*	C.-J. MAGNAN
*8.	*L'Église et l'Organisation ouvrière*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
*9.	*Police! Police! A l'école, les enfants!*	B. P.
10.	*Le mouvement ouvrier au Canada*	Omer HÉROUX
11.	*L'École canadienne-française*	R. P. DUGRÉ, S. J.
12.	*Les Familles au Sacré Cœur*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
13.	*Le Cinéma corrupteur*	Euclide LEFEBVRE
14.	*La première Semaine sociale du Canada*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
15.	*Sainte Jeanne d'Arc*	R. P. CHOSSEGROS, S. J.
16.	*Appel aux ouvriers*	Georges HOGUE
17.	*Notre-Dame de Liesse*	R. P. LECOMPTE, S. J.
18.	*Les conditions religieuses de la société canadienne*	Le cardinal BÉGIN
19.	*Sainte Marguerite-Marie*	Une RELIGIEUSE
20.	*La Y. M. C. A.*	R. P. LECOMPTE, S. J.
21.	*La Propagation de la Foi*	BENOIT XV
22.	*L'Aide aux œuvres catholiques*	R. P. DUGRÉ, S. J.
23.	*La Vénérable Marguerite Bourgeoys*	R. P. JOYAL, O. M. I.
24.	*La Formation des Élites*	Général DE CASTELNAU
25.	*L'Ordre séraphique*	P. MARIE-RAYMOND, O.F.M.
26.	*La Société de Saint-Vincent de Paul*	XXX
27.	*Jeanne Mance*	Une RELIGIEUSE
28.	*S. Jean Berchmans*	R. P. Antoine DRAGON, S. J.
29.	*La Vénérable Mère d'Youville*	Abbé Émile DUBOIS
30.	*Le Maréchal Foch*	XXX
31.	*L'Instruction obligatoire*	R. P. BARBARA, S. J.
32.	*La Compagnie de Jésus*	R. P. Adélard DUGRÉ, S. J.
33.	*Le Choix d'un état de vie* (jeunes gens)	R. P. D'ORSONNENS, S. J.
33a	*Le Choix d'un état de vie* (jeunes filles)	R. P. D'ORSONNENS, S. J.
34.	*Les Congrès eucharistiques internationaux*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
35.	*Mère Marie-Rose*	Une RELIGIEUSE
36.	*Mère Marie du Sacré-Cœur*	Une RELIGIEUSE
37.	*Le Journal d'un Retraitant*	C. DE BEUGNY
38.	*Contre le blasphème, tous!*	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.
39.	*Vers les terres d'infidélité*	Abbé Clovis RONDEAU
40.	*Société de Marie-Réparatrice*	R. P. DELAPORTE, S. J.
41.	*Les Oblats dans l'Extrême-Nord*	R. P. Adélard DUGRÉ, S. J.
42.	*Saint Gérard Majella*	Abbé P.-E. GAUTHIER
43.	*Autour du Séminaire canadien des Missions étrangères*	Abbé Clovis RONDEAU
44.	*Le bienheureux Grignion de Montfort*	F. ANANIE, F. S. G.
45.	*Monseigneur François de Laval*	R. P. LECOMPTE, S.J.
46.	*Les Exercices spirituels de saint Ignace*	S. S. PIE XI
47.	*La Villa La Broquerie*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
48.	*Saint Jean-Baptiste*	R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.

*Les brochures Nos 1, 5, 6, 7, 8 et 9 sont épuisées.

Prix: **10** sous l'unité franco; **$6.00** le cent; **$50.00** le mille port en plus.
Condition d'abonnement: **$1.00** pour douze numéros consécutifs.

BUREAU DE L'ŒUVRE DES TRACTS

L'ACTION PAROISSIALE, 1300, rue Bordeaux, Montréal. — Tél. St-Louis ★7327

IMPRIMERIE DU MESSAGER, MONTRÉAL



11